



LYON

Rédacteur en chef
DENIS BRACK

BUREAUX

32, Rue de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Le Refusé s'occupe activement de la charge du *Gaiguol*, à laquelle participeront tous les rédacteurs du journal.

Nous recevons à l'instant une lettre de Guignol.

Notre vieil ami nous demande, dans son langage imagé, « le dernier de not' journal » pour publier un « chelu » à la façon de... Rochefort.

L'idée est trop originale pour que nous n'acceptions pas avec empressement.

Donc, nous donnerons, sous peu, à notre quatrième page, le numéro spécimen de

La Lanterne-Guignol.

PARIS

Triste! Triste!! Triste!!!

O Paris! quel spectacle écoeurant tu nous présentes en ce moment! Quel tohu-bohu! Quel désordre! Quelle dégradation! Quelle honte! Comme nous devons nous compter et prendre garde, et comme nos rangs doivent être rétifs à s'ouvrir! Les voilà donc à l'œuvre ces plumes qui demandaient que l'on brisât leurs entraves pour attaquer ou pour défendre librement; les voilà sur ce champ de bataille qu'elles ont réclamé! Les drapeaux sont déployés, mais quelles sont leurs devises? Les épées sont nues, mais quels sont leurs coups? Où sont-ils ces journalistes calmes et inflexibles, qui poursuivent le progrès sans dévier d'un pas? Où sont-ils ces partisans sincères qui défendent un gouvernement sans lui demander en même temps une part de gâteau? Où est la conviction? Où est la dignité?

Je lis et je cherche des opinions, des théories sociales, des principes loyaux, des aspirations vers le bon, l'utile, et je trouve des injures, des calomnies, des provocations. Celui-ci dit: Imbécile! Cet autre répond: Lâche! Là et ici sont des hommes qui se haïssent et se jettent de la boue sans savoir pourquoi; mais du pays, de ceux qui souffrent, de améliorations, de la lutte contre les éléments mauvais, il n'est nullement question dans ces antagonismes de crocheteurs qui ne savent faire que le coup de poing politique.

Cette pauvre génération à laquelle nous appartenons ne sait faire que de la drôlerie et écrit ses journaux dans le même style que ses pièces à femmes. Ignorante et tristement blasée, elle ne trouve ni dans ses veines ni dans ses muscles un reste de vigueur, et sentant que tout est vide en elle, elle jette sur sa phthisie un manteau de calembredaines...

Je ne parle pas politique, je m'en garderais bien, mais je parle de ceux qui en font — ou en croient faire.

Le gouvernement se fait défendre par des gens qui vous dégoûteraient de tout gouvernement; il est attaqué par d'autres... hélas!...

... Dire pour toute raison à des ministres qu'ils sont des bâtards, est sot; répondre à ceux qui disent cela, qu'ils sont des escrocs, ne l'est pas moins. Mais le pays!... Pour Dieu! parlez donc du pays! Il n'est escroc, ni bâtard, lui, et il a besoin de votre intelligence — puisque vous dites en avoir...

Nous sommes de ceux peu nombreux qui ont une foi arrêtée, de ceux qui veulent quelque chose. Méfions-nous, encore une fois, car notre confiance serait surprise et nous ne serions plus que des instruments d'ambition et de haines individuelles, faciles à ridiculiser, faciles à briser, une fois égarés dans la fausse route.

Deux sortes de gens doivent être repoussés par nous; ceux qui disent: Je suis libéral et qui gagnent leur vie à ne pas l'être, et ceux qui prétendent à ce titre en prêchant toutes les démoralisations. Ils sont nombreux, très-nombreux; ils nous entourent, se mêlent à nous, prennent nos mots d'ordre et nos cris de ralliement, et,

lorsque, confiants et aveugles, nous avons combattu avec eux, avec eux nous sommes confondus dans le scandale de leur défaite ou dans l'ignominie de leur victoire!

Je ne comprends pas comment les gouvernements qui veulent déconsidérer la presse, ne lui donnent pas tout bonnement la liberté. C'est le meilleur moyen, car elle suffit amplement pour faire elle-même cette attristante besogne. Pour dix hommes de conviction, il y a mille faiseurs de parades dans cette grande foire politique que l'on appelle une révolution. Prends garde, lecteur, prends garde, badaud, et rappelle-toi que la meilleure baraque n'est pas celle où l'on tape le plus fort sur la grosse caisse.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LYON

Un quatrième coup de houlette.

Monsieur le journaliste,

Je ne suis qu'un compagnon menuisier du *Devoir de liberté*, un simple *gavot*. Malgré tous mes efforts dans les écoles d'adultes, il s'en faut que je manie la plume aussi bien que le rabot; aussi, en vous écrivant, je n'aspire qu'à vous présenter quelques idées dégrossies tant bien que mal, certain que si vous jugez à propos de les caser dans le *Refusé*, vous saurez bien les polir comme il faut.

Voici la chose en gros:

Dimanche dernier, sainte Anne, jour de notre fête patronale, nous, compagnons menuisiers dits *gavots*, avons eu la bêtise de nous faire pincer par les prêtres; maintenant qu'à cause de cela nos frères en Salomon nous font les cornes, nous désirerions que notre mé-saventure profitât aux autres *compagnons du tour de France*. Comme, il y a quelques semaines, votre vaillant journal a fait le récit de trois *coups de houlette* administrés successivement aux trois *rites* du *compagnonnage* (*Salomon, Jacques et Soubise*), nous avons pensé que vous ne refuseriez pas de raconter le *quatrième coup* du même instrument pastoral, qui vient de tomber sur les *gavots*... Le dos nous en cuit encore!...

Voici la chose en détail:

A la suite des trois fameux coups susdits, les compagnons tailleurs de pierre *étrangers*, siégeant à Lyon, voulant, comme vous l'avez narré du reste très-exactement, se mettre à couvert d'un nouvel affront presque assuré, décidèrent qu'ils n'assisteraient pas à la messe le jour de leur fête patronale, qui est l'Ascension. Cette mesure fut généralement approuvée sur le *tour de France*.

Dans l'assemblée qui a précédé la sainte Anne, les *gavots* mirent en délibération cette même suppression; les avis se trouvèrent partagés; mais la majorité vota pour la messe. Ah! comme nous aurions bien fait de suivre l'exemple de nos frères et alliés, les compagnons tailleurs de pierre *étrangers*!... Ils furent mieux avisés, plus fins que nous!... un d'eux, un *vrai loup* de Salomon, connu du reste comme le loup blanc sur le *tour de France*, la *Prudence de Privas*, nous avait prédit l'événement:

— *Hou! hou!*... hurlait-il, si vous allez à la messe, vous serez *roustis*... *Hou! hou!*...

— Bah! répondions-nous, voilà plusieurs centaines d'années que les *gavots* vont à la messe le jour de sainte Anne!... L'an passé encore, ils ont été reçus à l'église, eux et leurs *brichos*!... en quoi depuis sommes-nous devenus indignes?... N'avons-nous pas toujours travaillé en paix pour nourrir nos femmes et nos enfants?... Pourquoi donc nous mettrait-on à la porte de l'église?...

Donc dimanche matin, les *gavots*, réunis en corps chez leur *mère*, rue Villeroi, se mettaient en marche dès huit heures pour aller, selon l'usage traditionnel, entendre la messe à l'église du Petit-College (quartier Saint-Jean)... Ma foi! c'était un beau spectacle! Ils s'en allaient nombreux, vêtus de leurs plus beaux habits, parés de leurs *couleurs*, de leurs plus brillants insignes... ils s'en allaient paisibles, rangés sur deux longues files... En tête du cortège, on voyait une multitude de grandes corbeilles pleines de *brichos* appétissantes et fleurant bon!... Comme on s'arrêtait sur les trottoirs pour admirer ces braves travailleurs, lorsqu'ils traversaient dans le plus bel ordre ponts, places et rues!... En passant devant l'Archevêché, quelques-uns regardèrent vers les appartements de notre vieux cardinal et se dirent les uns aux autres: « Sans doute il est déjà à l'église pour nous recevoir, nous et sa *bricho*! »

A neuf heures précises, les compagnons font leur entrée, insignes flottants... Leur colonne se prolonge depuis la *table de communion*, le long de laquelle les

corbeilles sont déposées, jusqu'à la place du Petit-College... Cette place fourmille de curieux, et l'église est pleine comme un œuf... Chacun croque déjà de l'œil les fraîches brichos des compagnons; on n'attend plus que le curé et sa bénédiction...

Enfin, le prêtre s'élança de la sacristie... Eh! s'écria-t-il, que veulent dire tous ces oripeaux?...

— Monsieur le curé, ce sont nos *couleurs*, nos insignes... — Quittez-les, je ne puis vous recevoir ainsi dans le saint lieu!...

— Pourtant, ces rubans ont été bénis ici même par vous! — Que m'importe?... quittez-les ou sortez!...

— Mais, les années précédentes, vous nous avez reçus ici avec nos insignes!...

— C'est possible... mais le mandement du cardinal nous a défendu de vous recevoir désormais.

— Alors, monsieur le curé, veuillez au moins bénir nos brichos, afin de les distribuer à vos fidèles...

— Non, non!... Je ne le puis!...

— En ce cas, amis, allons-nous en!... Nous les bénirons nous-mêmes!...

Et aussitôt, en présence de tout le public stupéfait, les compagnons reprirent leurs corbeilles, et faisant un demi-tour à gauche, sortirent de l'église en ordre et en silence. Ainsi chassés, ils s'en retournèrent chez leur *mère*, sans honte, mais avec le plus grand calme...

Seulement, ils sourirent sur le pont de la Guillotière, en voyant la *Prudence de Privas* qui riait dans sa barbe noire et leur faisait les cornes, en hurlant:

« *Hou! hou!*... c'est bien fait!... fallait pas qu'il aillent!... »

Malgré cet accident, monsieur le journaliste, notre fête a été magnifique. Imitant cette fois les compagnons tailleurs de pierre *étrangers*, nous avons remplacé la messe par un banquet fraternel, et, à huit heures du soir, nous ouvrions notre grand bal de la *ROTONDE*, où jamais peut-être on n'avait vu une telle affluence de visiteurs: toute la population lyonnaise semblait s'y être rendue, et, toute sympathique, nous dire que le clergé en refusant nos brichos en avait fait une grosse!...

A ce bal, au banquet, comme le matin dans la rue, nous étions revêtus de nos insignes; cette autorisation nous avait été accordée par la préfecture avec une grande bienveillance; et, nous ne pensons pas que M. Chevreau, à qui nous devons nos *prud'hommes*, ait eu lieu de se repentir d'une permission qui, selon M. de Bonald, est incompatible avec le culte de Dieu, de la Vierge et des saints...

Resterait, monsieur le journaliste, à tirer la morale de cette véridique histoire; vous feriez bien d'entreprendre ce petit travail. Nous serions curieux de connaître l'intérêt que trouve le clergé à offenser aussi cruellement des travailleurs qui n'ont rien à se reprocher à son égard.

J'ai bien lu quelque part qu'à une certaine époque on s'imaginait volontiers que le compagnonnage était une invention du Diable; mais aujourd'hui chacun sait à quoi s'en tenir sur cette association philanthropique et fraternelle, qui s'éclaire et s'améliore de jour en jour. Qui peut ignorer que les compagnons, dans leurs réceptions, s'engagent à se respecter, à se secourir, à s'aimer mutuellement?... S'ils prêtent encore un serment, c'est celui de bannir de leurs mœurs les haines et les préjugés, de s'affranchir de la misère et de l'ignorance, enfin de faire partout et toujours à autrui ce qu'ils voudraient qu'on leur fit à eux-mêmes.

Et voilà les hommes qu'on chasse honteusement des églises!... Et pour quel motif?... Parce qu'ils se parent de quelques *couleurs* symboliques et héréditaires! Mais, qu'ont-ils donc de si satanique, nos rubans?... Est-ce que toute corporation n'a pas ses insignes?...

Eh bien! si la robe du magistrat signifie justice, et l'épaulette du soldat, honneur et courage, si le surplis et l'étole du prêtre doivent signifier amour de Dieu et du prochain, nos rubans, à nous, signifient: travail et solidarité!... Quel mal y a-t-il donc à les porter?...

Le clergé espérerait-il par de telles manœuvres détruire le compagnonnage? Qu'il se défasse de cette illusion!... Le compagnonnage, depuis sa naissance, a vu bien des révolutions, — des royaumes et des empires naître et mourir, de nouvelles dynasties supplanter des dynasties séculaires, des législations se transformer, des religions mêmes s'obscurcir et chanceler!... Il en verra bien d'autres!...

Dernière réflexion!... Nos femmes, nos enfants nous connaissent, nous respectent, nous aiment... Qu'on le sache, leurs sentiments ne sauraient être altérés par ces affronts infligés à leurs maris et à leurs pères!... Au contraire, ces êtres chers et dévoués ne s'attacheront que plus étroitement à nous, et nous suivront le jour où nous serons forcés de dire adieu au clergé!...

Or, voilà que déjà les savants et les lettrés de France, sans compter les Franes-Maçons, ne fréquentent plus les églises... Si donc nous, l'innombrable tribu des travailleurs, nous, accompagnés de nos femmes et

(1) En effet, toutes les fois qu'on reçoit un compagnon, on fait bénir ses *couleurs* à la première messe qui se dit après sa réception. — Les *lousps* en faisaient tout autant.

de nos enfants, nous les désertons à notre tour, que restera-t-il à l'Eglise catholique, apostolique et romaine?...

Voilà ma lettre achevée, Monsieur le journaliste! — Est-elle assez mal rabotée!... A vous d'arranger tout cela pour le rendre digne de l'attention de vos nombreux lecteurs... Je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, c'est que nos frères, les compagnons des autres *devoirs*, ne se laissent pas pincer comme les *Gavots*, et je souhaite de tout mon cœur que jamais ils ne viennent à mériter qu'on leur fasse les cornes, en criant:

« C'est bien fait! c'est bien fait! fallait pas qu'y aillent! »

Votre tout dévoué serviteur,

LYONNAIS-le-Bon-Sens.

Pour copie conforme:

DENIS BRACK.

C'est en vérité un drôle de correspondant, celui qui signe tour à tour: P. N. J. L.!... J'accepte le combat singulier que vous me proposez, M. J. L. ou P. N., et je vous donne rendez-vous, au bureau de la rue de l'Arbre-Sec, dimanche matin, vers dix heures!... Comme un duel de cette sorte doit avoir lieu sans témoins, nous en réglerons tous deux les conditions face à face!

Vous plaît-il de m'assigner un autre lieu de rencontre?... Assignez....

D. J.

CECI ET CELA

Il a fait chaud! M. Limayrac est mort. C'était plutôt un rouage qu'un homme. C'était une machine à secouer la cassolette. Il est mort, le pauvre homme. S'il était le dernier du genre, je dirais: Tant mieux. Malheureusement il y en a encore. Mettez-en un autre à la place, et il n'y paraîtra plus. Mais quel dommage que nos machines ne puissent pas se passer de ces rouages, et que nous ne puissions pas nous passer de ces machines. Il a fait bien chaud!

Il a fait chaud! Les hommes de lettres ou soi-disant tels continuent à s'engueuler (c'est le mot) et à se traiter mutuellement de canailles, de voleurs, de vendus, etc. Un des batailleurs, qui est mouchard et qui ne s'en cache qu'à peine, a poussé loin l'outrecuidance. Les épées sont sorties du fourreau. Le public assiste aux combats, comme un homme convenable assisterait au pugilat de leurs chiffonniers, en riant à distance. La déconsidération plane sur le groupe des combattants. Il a fait chaud!

Dieu! qu'il a fait chaud! Deux femmes, la mère et la fille, tuent la maîtresse de cette dernière et la brûlent pour dissimuler leur crime. Suivant son habitude, Me Lachaud, usant d'une des prérogatives du triste métier d'avocat, conte au tribunal de pathétiques blagues, jurant ses grands dieux que les deux péceores sont des anges de pureté, et bien persuadé en lui-même de leur profonde culpabilité. Comme d'habitude aussi, le tribunal le laisse blaguer et condamne les deux misérables, sans se soucier des fleurs des avocats. Il a fait bien chaud!

Il a fait chaud! La revalésière du Barry (la douce) nous initie, à la quatrième page des journaux répan-dus, au triste état de la santé des curés. Cette douce revalésière, qui guérit la constipation, les renvois, la diarrhée, la maigreur, l'obésité et, en général, tout ce qui ne concerne pas son état, économise, dit-elle, 50 fois son prix en remèdes. Demandez plutôt à Monastier, curé, qui l'appelle divine. *Divina revalésière!* (en latin de rue); demandez à Bouillet, curé asthmatique; à Brunellière, curé qui avait une dyspepsie incurable (tellement incurable que la douce l'a guérie); demandez à Compalet, curé qui suait la nuit et qui n'en sentait pas moins mauvais pour ça. Dieu soit béni! dit-il, Dieu soit béni! je ne sue plus. Demandez à Castelli, curé de Prunetto, inscrit sous le n° 66,714. Voilà un homme heureux! Il n'allait plus. Il se sentait claquer. Voilà qu'il rencontre la douce sur son chemin. Il s'en administre tant et plus. Et il renaît. Il recommence à confesser les petits garçons. Les forces lui reviennent. Demandez au pape (n° 69,482), il consomme par repas une assiette de douce. Aussi comme il va bien. Car le pape va comme vous et moi. Ah! qu'il a fait donc chaud!

Il a fait chaud! L'Empereur a changé d'intendant. C'est actuellement un général d'artillerie qui est chargé des serviettes et de l'étamage des casserolles au château. Le général qui vient d'être *boulé* était devenu grincheux. Il voulait toucher à tout sans avoir la main légère. Le bruit eurt que, pour l'empêcher de crier, on va lui donner le ministère de l'instruction publique. M. Duruy deviendrait juge de paix aux Batignolles ou à Montrouge. Il a fait bien chaud!

Dieu qu'il a fait chaud ! On a fermé la colonne Vendôme. Le peuple, alarmé, se demande pourquoi. On croit généralement que c'est pour empêcher ceux qui ont trouvé un cheveu sur leur soupe de se précipiter sur le pavé. Le gouvernement, qu'on accuse de tout, pour s'éviter tout reproche, même indirect, à propos de ces morts folles, ferme sa colonne qui, cependant, est autant à nous qu'à lui, si ce n'est davantage. Le sergent Diacon, qui gardait le monument depuis trente-huit ans, est en retrait d'emploi. On parle vivement de lui au Jockey-Club. On prétend qu'il va remplacer un des juges de paix cités plus haut, ces deux fonctionnaires étant appelés à la garde de deux autres colonnes qu'il est question d'élever l'une en l'honneur du journal de M. Rochefort, l'autre en l'honneur de Léo Lespès, pour le récompenser des hautes idées qu'il a introduites en littérature. Il a fait bien chaud !

Sapristi qu'il a donc fait chaud ! On vient, en Serbie, d'exécuter une manière de roi. Ce prince a été aussitôt remplacé par un crapaud qui était en pension à Paris et qui est âgé d'une quinzaine d'années, peut-être moins. Voilà une nation qui peut dire qu'elle va être gouvernée avec sagesse. Ah ! les peuples sont bien heureux ! Bienheureux sont les peuples ! Stupides comme ils sont, que deviendraient-ils si les jeunes morveux, naturellement sages, ne venaient pas les mettre dans le droit chemin. Il a fait bien chaud !

Il a fait chaud ! Assis sous le tegme d'un fage où je recube patulement *sub umbrâ*, je vois passer des préfets complaisants, des journalistes mutuellement transpercés, des avocats bavards et ampoulés, le pape mangeant sa soupe, des généraux déclassés, des toqués qui se flanquent du haut en bas d'une colonne, des rois de quinze ans, tout ça, voyez-vous, me donne une furieuse envie de dormir. Je sens mes yeux s'appesantir et mes idées s'évanouir. Je me laisse couler, j'étends les bras en croix ; je regarde en l'air où je vois, au milieu du bleu, un petit nuage blanc qui change doucement de forme ; je ferme les yeux et je m'endors.

C'est égal, il a fait tout de même bigrement chaud.

Edmond MAGNAC.

POLICHINELLERIE

Un homme et une femme forment — généralement — ce que l'on est convenu d'appeler : un couple, c'est-à-dire un assemblage de choses très-diverses, dont les forces concourent vers un but unique et connu à l'avance.

Si à ce premier couple vous en ajoutez un second, en tout exactement semblable, et si vous agitez un instant, vous obtiendrez inévitablement un nouveau composé *insalubre*, dont les principales qualités seront justement de ne pas en avoir...

VOUS AUREZ UN GOUVERNEMENT !

Il y a plusieurs sortes de gouvernement :

- 1° Les gouvernements qui gouvernent ;
- 2° Ceux qui ne gouvernent rien du tout.

Nous n'avons pas d'exemple des premiers, mais nous avons de nombreux exemples des seconds.

Il y a bien une troisième sorte de gouvernement :

Les gouvernements qui se laissent gouverner...

Tout gouvernement qui veut être bien vu sur la place doit avoir une administration régulière et des livres bien tenus.

Un gouvernement passe généralement sa vie à conserver son équilibre — et quelquefois — celui des autres.

Il y a des équilibristes distingués et d'autres qui ne le sont pas.

Pour être bien calé et parfaitement posé dans l'esprit de l'Équilibre Bilboquéen il faut :

- 1° Se procurer quatre bons employés à douze cents francs, destinés à composer des ministres ;
- 2° Les augmenter de temps à autre ;
- 3° Leur donner des étrennes au jour de l'an ;
- 4° Enfin, ne pas craindre d'user, d'abuser et de mésuser des décorations du pays dans lequel on se trouve.

Il faut ensuite distribuer les rôles. Afin de ne pas faire de jaloux, vous prendrez votre couronne, vous mettrez dedans quatre cartes de différentes couleurs et vous ferez tirer au sort vos quatre employés.

Celui qui aura la carte blanche sera :
MINISTRE DES FINANCES
et mettra en pratique cet axiome :
LE TANT DU CENT C'EST DE L'ARGENT.

Celui qui amènera du rouge sera :
MINISTRE DE LA GUERRE
et modifiera ainsi l'axiome précédent :
LE TEMPS DU SANG C'EST DE L'ART GENT.

Celui qui prendra du vert aura le porte-feuille du
MINISTRE DE L'INSTRUCTION
principalement chargé d'écoles — à bouche — que veux-tu...

Enfin le propriétaire de la carte bleue sera :
MINISTRE DES AFFAIRES DES AUTRES
et s'occupera spécialement de ce qui ne le regarde pas.

Il est indispensable de se procurer, si l'on veut faire d'excellentes spéculations, un bon commis voyageur qui alors prendra l'emploi de diplomate.

NOTA. — Si les deux se trouvaient à un bon prix, on ferait bien de prendre la paire, afin que le second puisse démentir ce que le premier aurait pu avancer de trop exact sur la situation.

Avec ces éléments premiers — une mise de fonds, l'œil sur la place et quelques réclames dans les journaux, un gouvernement doit pouvoir s'en tirer honnêtement.

Afin de rendre ce petit cours moins ennuyeux, nous ferons naître, la semaine prochaine, un joli petit œuf de discorde entre un gouvernement et un autre, et nous suivrons ensemble les phases successives du développement de ce petit œuf jusqu'à sa parfaite éclosion.

Jules FRANTZ.

LA SEMAINE

A la suite d'un article publié dans le *Refusé* de samedi dernier, une rencontre à l'épée a eu lieu dimanche matin entre M. Ponet, rédacteur du *Courrier de Lyon*, et M. Jules Frantz, directeur du *Refusé*.

Après trois engagements, M. Frantz ayant été blessé à la main, les témoins ont déclaré que le combat ne pouvait plus continuer.

Nous garantissons la parfaite authenticité du fait suivant, qui a eu pour témoins plusieurs personnes honorables.

Mardi soir, il pleuvait à verse. Le chef d'un grand établissement de la rue Impériale, aussi connu par les innombrables soins qu'il prend de son individu que par sa sordide avarice, ayant besoin de faire partir une lettre par le prochain courrier, et ne voulant pas aller lui-même à la poste de crainte de compromettre, vu le mauvais temps, sa chère santé, avise son garçon qui travaillait en bras de chemise dans l'arrière-magasin, et lui enjoint de porter immédiatement sa missive aux Terreaux.

Le garçon, pauvre diable à qui des appointements dérisoires ne permettent pas de se chauffer convenablement, demande timidement à son patron de vouloir bien lui prêter pour une minute son parapluie.

— Mais, Monsieur, riposte aigrement le maître, si je voulais user mon parapluie, je me passerais probablement de vos services. Allez ! et vite...

Le malheureux employé regarde alors avec tristesse l'eau qui tombe à torrents et ses savates sans semelles, hésite encore un moment et finalement appelle un gamin qui passe à l'abri d'un bon riflard et le charge de la commission, moyennant deux sous qu'il tire à regret du fond de sa poche et qu'il tend au moutard.

— Ah ! un instant, s'écrie le riche commerçant de la rue Impériale, du moment qu'il y a dix centimes ! donnez-les-moi, JE PORTERAI LA LETTRE.

Historique !

A l'encontre des prévisions de certains optimistes, la verdure croît d'une façon satisfaisante sur l'emplacement qu'occupait jadis le piédestal Vaïsse.

Des gens armés de longue vue ont même distingué, çà et là, quelques herbes dépassant en hauteur le niveau commun ; on suppose que ce sont de futurs arbustes.

Nous livrons ces diverses appréciations à nos lecteurs, nous réservant de donner plus tard notre avis personnel.

En attendant, on s'occupe toujours, avec une administrative activité, « de l'enlèvement immédiat » des planches qui entourent la fontaine Danthon.

Tout le matériel du baraquement actuel de la place de l'Impératrice vient d'être loué, dit-on, par le conseil municipal d'une ville voisine qui éprouverait le besoin de mettre la statue d'un administrateur quelconque dans ses meubles.

On sait que la Marionnette a comparé le monument Vaïsse à un vaste fromage du Mont-d'Or se raffinant dans une boîte.

Un gône lyonnais qui voyait entrer, l'autre soir, trois sergents de ville dans ladite boîte, n'a pu s'empêcher de dire : Tiens, voilà les vers qui se mettent dans le fromage !

Mais non, reprend un autre gône : Ce ne sont pas des vers, puisque ce sont des bleus.

Quel est donc l'appréteur de la rue du Commerce qui a offert 30 sous à M. V..., restaurateur, pour que ce dernier lui servit quotidiennement deux repas, à lui et à sa femme ?

Si ce n'est Crépin lui-même, ce ne peut être que son frère.

Nous prions le journal : *La Mission Catholique* de donner les ordres nécessaires à la poste, afin que les numéros *refusés* ne soient pas remis à notre boîte.

Ce n'est pas que ce soit drôle ! mais ça tient de la place... dans la boîte.

Pendant les quelques jours de grande chaleur qui se sont succédé cette quinzaine, MM. les ingénieurs de la voirie faisaient arroser la poussière des rues et laissaient les habitants manquer d'eau. A midi la plupart

des conduits de la compagnie étaient déjà épuisés, et l'on arrosait toujours.

Diab ! si le Rhône ne peut plus suffire à l'alimentation du bitume et des gens, il est assez naturel que l'humanité passe avant le macadam !

Le Secrétaire de la rédaction.

Jules CÉLÈS.

P. S. Un grand nombre de nos lecteurs ayant écrit à M. Jules Frantz pour connaître l'état de sa blessure, nous sommes heureux de pouvoir, en son nom, remercier ici ces bienveillantes personnes de leur profond témoignage de sympathie et de les rassurer sur la santé de notre cher directeur : la blessure qu'il a reçue à la main est aujourd'hui complètement cicatrisée.

J. C.

A BATONS ROMPUS

Choses et autres.

Les journaux insèrent parfois des calembours tellement rayés, tellement à aiguille, que les auteurs, n'osant en avouer la paternité, font endosser la chose par des tiers qui en sont fort innocents.

C'est ainsi que, depuis deux ou trois ans, on se plaît à attribuer à l'acteur Hamburger tous les mots sans état civil.

Or, il m'est arrivé plusieurs fois de constater comment la chose se passe.

Un journaliste entre au café de Suède et tend la main à Hamburger.

Le jeune comique de M. Cogniard serre la main au journaliste et dit :

— Sacrédié, cher ami, quel polisson de soleil, on cuit dans son jus !

Et le soir, on lit dans le journal de l'échotier qui connaît Hamburger :

« Voici le dernier mot d'Hamburger :

« Savez-vous pourquoi le salon d'Antonelli est toujours fraîchement décoré ?

« C'est parce que le Pape y est peint ! »

Une autre fois, Hamburger aura dit :
— Quelle satanée pluie ! Ça ne cessera donc pas ?
Ou bien encore :

— Pristi, il fait rudement froid, ça pince ferme, hein ?

Et l'échotier s'empresse d'écrire dans ses échos :

« Un aphorisme d'Hamburger :

« La Vérité, dit-on, réside au fond d'un puits, il faut donc être un seau pour aller l'y chercher ! »

Vous voyez qu'il n'est pas difficile de se faire une réputation de diseur de bons mots.

Il suffit, pour cela, de connaître un chroniqueur complaisant.

Sic itur ad astra !

Puisque nous sommes au café de Suède, restons-y.

Un crevé et une crevette y sont attablés, dégustant de la chartreuse.

— Hein ! Comment la trouves-tu ? demande le crevé à sa crevette.

— Bonne, quoiqu'un peu douce, répond l'aimable enfant, mais j'en ai bu de bien meilleure chez ma tante.

— Vraiment !

— Oh ! certainement ! Et c'était de la vraie, celle-là !

— Comment le sais-tu ?

— Oh ! ma tante la faisait venir directement de Chartres !

Le jeune Calino vient d'entrer à la correspondance dans une maison de commerce.

A force d'écrire toute la journée : « En réponse à votre honoree du... » — il a fini par croire que dans le commerce le mot « honoree » doit toujours et invariablement remplacer le mot « lettre » aussi, disait-il l'autre jour à son patron :

— J'ai envoyé le garçon de magasin porter les honorees à la poste, mais je n'ai pu l'envoyer chez M. B..., il ne sait pas lire, il ne connaît même pas ses honorees !

Ce récit est exact. C'est à... l'honoree !

Un de nos amis était allé voir, ces jours derniers, une tante à lui, dame fort respectable, mais priseuse forcennée.

Cette dame était en train de confectionner une appétissante crème au café.

Tu restes à dîner avec moi, n'est-ce pas ? dit-elle à son neveu.

— Je ne sais trop, ma tante, j'ai fort à faire et ça dépend comme cela tombera, fit le jeune homme en remarquant avec terreur une goutte brune qui se balançait au bout du nez de sa tante.

— Reste, tu me feras plaisir.

— Je ne puis encore vous répondre, ma tante, ça dépend comme cela tombera.

La goutte brune eut un suprême balancement, fendit l'air et disparut dans la crème.

— Non, décidément, ma tante, dit notre ami, cela tombe mal ; il m'est impossible de rester !

Une enseigne copiée rue de Rivoli :

X... , DISTILLATEUR,

Fabricant de sirops, liqueurs et vins fins.

Fabricant de vins fins ! Bigre, voilà de la franchise, ou je ne m'y connais pas !

J'ai conservé pour la bonne bouche l'épithète sui-

vante, relevée textuellement dans un cimetière des environs de Paris :

A MES TROIS DÉFUNTS MARIS
LEUR VEUVE FIDÈLE ET INCONSOLABLE
ELISA GLAIREAU
SAGE-FEMME DE 1^{re} CLASSE
Rue... N°...
Prend des pensionnaires et des enfants en sevrage
PRIX MODÉRÉS.

Après celle-là, il faut tirer l'échelle !

Jules PELPEL.

À MON AMI BICHON

DÉCALOGUE DU TAFFETASSIER

PROSE RIMÉE.

- * Filez moulins, glissez navettes,
- * Tissez le satin, le velours ;
- * Faites des robes de toilettes,
- * Faites des nids à nos amours.

P. DUBOIS.

I.
A l'aube tu te lèveras et remonderas lestement ; puis, sans broncher, estrigueras ton remise soigneusement.

II.
Dispos et frais tu monteras sur ton siège gaillardement, et ta navette graisseras pour éviter tout frotement.

III.
De ta main droite tu feras mouvoir ton battant prestement, et de l'autre tu tireras ton bouton très-élegantement.

IV.
Ton rouleau de chaîne tiendra toujours tendu suffisamment, et pas un pouce ne feras d'un embuvage différent.

V.
Point de crapaud n'engendrera ni d'arbalètes mêmement, et la piqure éviteras en rabiant tout fil manquant.

VI.
Polir avec soin tu devras et pincer également ; puis tes lisières mouilleras pour les assouplir par moment.

VII.
Un chef toujours tu tisseras, à la fin, au commencement de tes pièces, que tu rendras sur leur rouleau bien proprement.

VIII.
Aux prud'hommes jamais n'iras : c'est trop mal sain d'être exigeants ; tes fabricants tu saliras comme étant tous d'honnêtes gens.

IX.
Le matin tu déjeuneras de crème et de fromage blanc. A deux heures tu dîneras en te serrant d'un cran le flanc.

X.
Pierre Dupont tu chanteras matin et soir, en travaillant, et le *Refusé* tu liras le dimanche attentivement.

L'ACCEPTÉ.

BOUTADES

Il pleut en ce moment à Paris tant de pamphlets — si ces ordures peuvent s'appeler ainsi — tant de brochures *stamirovskiées* (?) que bien des personnes en sont à se demander, en lisant ces papiers écœurants, si, oui ou non, les écrivains démocrates ne sont pas tous des escrocs et des assassins.

« Dans le doute, abstiens-toi, » a dit le sage, mais beaucoup de personnes ne suivent pas ce précepte et se répondent par un autre proverbe : « Il n'y a pas de fumée sans feu ! »

En effet, bien naïfs sont les bonnes gens qui croient que l'on peut être écrivain démocrate et honnête homme...

Maintenant, lorsqu'un journaliste se présente à la rédaction d'un journal sérieux et posé, la première question qui lui est faite est celle-ci :

— En êtes-vous ?

Si vous avez le malheur de répondre non, on vous éconduit ; mais si vous dites oui, le rédacteur en chef vous ouvre ses bras et les colonnes de son journal.

On ne saurait assez presser sur son cœur un rédacteur habitué de la rue de Jérusalem.

Mais si vous avez commis cinq ou six vols, une demi-douzaine d'attentats aux mœurs et quelques assassinnats, vous êtes sûr d'avoir la place d'honneur : on placera vos articles en tête du journal !...

Quant à moi, j'ai été excessivement surpris de voir que mon directeur ne m'ait pas fait subir un interrogatoire en règle et ne m'ait pas demandé quels étaient mes antécédents.

Au reste, je n'en ai pas été fâché, car je n'ai guère qu'un vol à main armée, deux effractions et trois meurtres sur la conscience. Des misères...

Mais je prends ici l'engagement solennel de faire mieux et d'arriver à accaparer assez la confiance et l'admiration de mon rédacteur en chef Denis Brack,

afin de dégoter (l'argot n'est pas déplacé parmi les journalistes depuis qu'ils sont tous des échappés du bagne) notre cher Benjamin Gastineau.

En voilà un qui doit en avoir des crimes à son bilan pour en être arrivé à la première page du Refusé.

J'en suis jaloux.

On m'affirme également que chaque journaliste est signalé et surveillé, afin que l'on puisse s'assurer qu'il fait bien son service. J'ai lieu de le croire, car depuis que j'ai l'honneur de faire partie de la clique du Refusé, messieurs les sergents de ville me tirent leur tricorne d'un air protecteur, et plus d'un monsieur décoré est venu me serrer la main comme à un confrère.

Du reste, la preuve la plus convaincante de la canaille des journalistes démocrates, est qu'ils sont, à quelques rares exceptions près, tous riches et coulent des jours tissés de soie et d'or. Ils ont des hôtels magnifiques et des villas superbes, des chevaux de prix et des rentes au grand livre.

Quant aux écrivains officieux, pouah! ce sont tous des goujats, des meurt-de-faim.

Ils ne sont pas mouchards!

J'ai lu, il y a quelques jours, je ne sais plus dans quel drap de lit de la presse, le mot suivant attribué à l'empereur Napoléon III.

Celui-ci chassait à Fontainebleau; un lièvre, en sautant par-dessus une haie, tombe sur la croupe du cheval d'un maréchal.

Aussitôt l'Empereur se s'écrier :

— Il y a encore loin de la croupe au lièvre.

Pour ma part, j'éprouve beaucoup plus d'admiration pour ce lièvre qui, en bon courlisant, vient sauter juste sur la croupe d'un cheval — quand il aurait pu lui passer entre les jambes, afin de permettre à son souverain de faire un mot, plus ou moins fameux — que pour le mot lui-même.

Seulement je vois dans ce fait un empiètement contre lequel je proteste de toutes mes faibles forces.

Que deviendrons-nous, bon Dieu, nous « pauvres journalistes », si les empereurs se mettent à faire notre besogne?...

Si encore, par compensation, ils nous laissent faire la leur.

Je sais bien qu'il y a de par le monde un vieux proverbe qui dit :

A chacun son métier et les vaches seront bien gardées.

J'ai la prétention de croire que si j'étais à la place de n'importe quel sire, je saurais, aussi bien que lui, ... toucher ses appointements.

Mais, j'avoue que je n'aurais pas le stoïcisme de Nerval qui, nous raconte le Gaulois, fit une révolution aux Philippines.

La révolte éclate à neuf heures. A onze heures il est victorieux, et nommé empereur à midi trois quarts.

A huit heures il est fusillé!

— Je n'ai pas seulement eu le temps de faire un petit emprunt, dit-il en tombant...

La Gazette secrète a obtenu un certain succès, grâce à son enveloppe cachetée. Tous ses rédacteurs sont masqués, ce qui doit bien les gêner pour ... écrire, par ce temps de chaleur. On dit que derrière ces masques, il y a du Noir, quoique d'aucuns prétendent que ce Noir s'éclipse derrière l'épaule au directeur d'un de nos journaux à images, dont Boquillon fut collaborateur.

Voilà une indiscretion toute marxienne, ou je ne m'y connais pas, qu'en dis-tu, Adrien?

Parmi les nouvelles feuilles qui sont nées cette semaine, nous venons de voir le *Suffrage universel*.

Rédacteur en chef : M. Félix Fraiche.

Encore un canard ni chair ni poisson et qui nage entre deux lignes.

Bonne chance quand même à ce nouveau confrère. S'il commet des erreurs, ce seront des erreurs fraîches...

Et par le temps qui court...

Ce dernier mot n'est peut-être pas de la dernière

fraîcheur! Mais que voulez-vous, on n'a pas toujours à sa disposition — quand on veut travailler — un lièvre, un cheval et un maréchal...?

G. RICHARDET.

VICTORIA

de la Comédie-Française.

(SUITE)

— Votre conduite est blâmable, père Valous, disait le numéro 2 au numéro 1. Si votre fille et à la moitié du talent que vous dites, elle se gâtera dans la baraque de Jérôme Coton. Elle y prendra mauvais ton, mauvais genre et mauvaises manières.

— Et pis encore, ajouta le numéro 3.

— Je suis de cet avis, reprit le numéro 4.

— Et puis, est-il bien nécessaire qu'au lieu de rester une bonne et honnête ouvrière, votre fille devienne une cabotine? continua le n° 2. Oui, je sais ce que vous allez dire, le commerce est mort, les métiers sont à bas et il faut vivre; mais, croyez-moi, la crise n'aura qu'un temps. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre on se remette au travail. Si vous pensez qu'il y aura toujours des spectacles et des théâtres, soyez certain qu'il y aura toujours aussi des robes, des chapeaux, des cols et des mouchoirs.

— Plus bas, plus bas, on croirait que vous parlez contre la république. Oui, à votre idée, il vaudrait mieux que ma fille fut tailleur ou piqueuse de hotlines, mais si vous saviez comme elle joue! comme elle vous récite son petit bout de rôle, comme elle est applaudie quand elle paraît, comme on la rappelle quand elle sort. Jérôme Coton dit qu'elle a l'étoffe pour être une grande artiste.

— Qu'en sait-il? S'y connaît-il? Et lui-même, comment joue-t-il sur son Théâtre national de la Guilloitière? L'avez-vous vu dans ces drames de M. de Pixérécourt, dans ces méli-mélodrames où l'on se bat à la hache, dans ces pièces absurdes dont j'ai composé moi-même les affiches: *Le Solitaire de la Roche noire*, *le Monastère abandonné*, *le Mont Sauvage*, *la Forteresse du Danube*, *l'Homme à trois visages*, *Celina ou l'enfant du mystère*, *la Chapelle des bois*, que sais-je? son triomphe n'est-il pas dans: *Robert, chef de brigands* ou *l'Homme vertueux*, par Lamartellière, grand mélodrame représenté pour la première fois à la *Cité-Variété*, et remonté par M. Baptiste aîné, en 1804? Comment s'intitule-t-il dans ses affiches? L'un des premiers mimes de France, l'un des plus habiles créateurs des actions militaires, historiques, mythologiques, bibliques, féériques, diaboliques? Est-ce un artiste sérieux, cela? Est-ce un guide pour votre fille? Elle a dix ans; vous dites qu'elle ne se plaît nulle part, qu'elle quitte tous ses ateliers, que son ardeur pour le théâtre est une passion, et qu'elle est entraînée fatalement vers une profession où elle espère se distinguer, je l'accorde. Mais alors donnez-lui de bons maîtres, des professeurs de mérite qui lui fassent faire son chemin et ne la perdent pas.

— Je ne suis pas riche, baubuta le père Valous.

— Pourquoi ne la présenteriez-vous pas à Rozet?

En ce moment, un officier s'approcha du groupe des causeurs.

— Quatre hommes et un caporal pour aller reconnaître les abords du pont de la Guilloitière, dit-il, caporal, tenez, voilà vos hommes.

Les quatre hommes prirent leurs fusils et, sous la conduite de leur chef, traversèrent la place de la Charité.

La nuit était sereine et la ville paraissait plongée dans le plus complet repos.

Cependant, à peine avait-elle débouché sur le quai de la Charité que la patrouille aperçut une quinzaine d'hommes assis ou couchés à l'entrée du pont de la Guilloitière.

— Halte! cria le caporal. Citoyens, j'aperçois là-bas quelques hommes de mauvaise mine; ils ont l'air de nous observer et de nous attendre. Si nous nous approchions, ils pourraient nous prendre nos fusils, rentrons au poste, nous dirons que nous n'avons rien vu. Par le flanc gauche, arche!

La patrouille rentra par la rue des Marronniers, la place Lévis et Bellecour; le caporal fit son rapport, et le résultat de cette excursion belliqueuse fut que Victoria Valous entrerait au théâtre Rozet.

La garde nationale avait cela de bon qu'elle rapprochait les distances, faisait connaître et apprécier les hommes et créait des relations qui n'étaient pas toujours inutiles. La Comédie française n'aurait pas une de ses plus brillantes étoiles sans la patrouille de 1848.

Le théâtre Rozet était situé place des Pénitents-de-la-Croix. On n'y jouait que les dimanches. M. Rozet, homme de goût, directeur habile, a formé de bons élèves. Quelques uns se sont fait une réputation, non-seulement à Lyon, mais à Paris.

Les succès de Victoria Valous furent plus brillants encore sur le théâtre Rozet que dans la boîte de Coton. Les

leçons du maître, parfaitement comprises et interprétées, firent bientôt de l'élevé une artiste hors ligne, dont la réputation se répandait de la Croix-Roussé à la Mulatière, aussi les bonnes femmes du quartier, avant de donner leurs 30 centimes pour entrer, avaient-elles l'habitude de demander: Victoria jou-t-elle? si on répondait: non, elles faisaient la révérence, en annonçant qu'elles reviendraient le dimanche suivant.

Pendant les trois années qu'elle joua au théâtre Rozet, Victoria sut se faire adorer de ses camarades comme du public, et ce qui est plus beau, plus rare peut-être, elle sut s'environner du respect de tous. Toujours accompagnée de son père et de sa mère, toujours escortée, à sa sortie de la salle, d'une foule d'amis, elle faisait une rentrée triomphante chez elle.

Dans son intérieur, comme au théâtre, elle était l'enfant gâtée de tous, sans jamais cesser d'être douce, simple, affectueuse, et, avec son tact exquis, sans jamais s'en faire accroître auprès de ses compagnes qui, en reconnaissant sa supériorité, la lui pardonnaient de tout leur cœur.

Le plus enthousiaste, le plus fanatique de ses adorateurs était son père qui applaudissait à tout rompre, sans honte et sans vergogne, et qui prononçait: C'est ma fille, avec un accent dont se souvenaient encore les échos du théâtre Rozet.

Victoria avait seize ans. Sa réputation avait, non-seulement franchi l'octroi, mais encore la frontière. Un jour, elle partit avec sa mère, munie d'un engagement très-présentable pour le théâtre royal de Chambéry.

Là elle soutint sa réputation, fut applaudie des Savoisiens et, son engagement expiré, se dirigea vers le midi de la France. A Nîmes, son triomphe était si grand que son père, amoureux fou de sa fille, trop pauvre pour prendre la voiture ou le bateau, fit le voyage à pied, malgré sa faiblesse et son âge, malgré la chaleur, malgré la longueur du chemin, soutenu, porté plutôt par la pensée d'aller entendre les applaudissements passionnés que les Nimois adressaient à son enfant.

Rien ne peut rendre la joie, l'enivrement de l'humble bouquiniste, de l'heureux père, quand il entendit les braves sous lesquels la belle salle nimoise menaçait de s'érouler.

Le rêve du père Valous avait été jadis d'avoir une maison de campagne avec un jardin. Avoir, posséder, n'est-ce pas le rêve de tous les dépossédés de la fortune? Aujourd'hui, grâce au brillant talent de sa fille, ce souhait paraissait pouvoir s'accomplir, mais désormais la pensée de son enfant lui suffisait, ses vœux avaient pris une autre direction, ses desirs une voie plus haute. Que lui importait la misère, la pauvreté, la gêne, dans son échoppe, au milieu de ses vieilles brochures? sa fille n'avait-elle pas la réputation, la gloire, l'estime? Tous ses vœux étaient comblés.

Tous les ans, pendant les vacances, Victoria revenait avec sa mère se reposer au foyer paternel; elle se retrempeait de ses fatigues dans le tendre amour de ses parents. Mais le fanatisme de son père était si grand, qu'elle lui refusait le plus souvent la permission de venir l'applaudir dans ses tournées, de crainte que l'enthousiasme du vieillard ne le portât, malgré lui, à quelque éclat peu digne de la dignité de l'art et capable de prêter à la raillerie des indifférents ou des jaloux. Le père Valous comprenait, se résignait et se consolait en poursuivant ses voisins du récit toujours le même et toujours si doux du triomphe et des succès de son enfant. Sa fille, qui lui rendait toute sa tendresse, le suppliait vainement de modérer ses expansions et ses élans, elle y perdait sa plus charmante éloquence et s'en consolait en augmentant, chaque année, le bien-être et l'aisance du vieillard.

Ce fut, je crois, à Nîmes qu'elle rencontra pour la première fois M. Montigny, directeur du théâtre du Gymnase. Il y avait trois ans qu'elle était dans le Midi. M. Montigny, qui était en tournée, frappé du jeu de la jeune artiste, s'empressa de se l'attacher et de l'amener à Paris. Après de Mme Rose-Chéri, qui devint bientôt son amie, le talent de Victoria se développa et grandit. M. et Mme Montigny lui prodiguaient les avis et les conseils, et leur jeune élève, docile, répondait à tout ce qu'on attendait de si brillantes dispositions; cependant le séjour de Paris ne lui fut pas de suite favorable. Il y avait deux ans qu'elle jouait au Gymnase et pas un auteur ne lui avait encore donné une création. Trop fière pour accepter les conditions que lui posaient les fabricants de pièces, elle préférait ne jouer que des rôles connus ou secondaires et conserver intacte sa réputation. enfin elle trouva un auteur de mérite et honnête homme qui lui créa un rôle sans conditions.

Dès lors, elle prit tout son élan, elle joua Madeleine dans *le Gentilhomme pauvre*; Marthe dans *Piccolino*. Christine dans *la Perle noire*, Madeleine dans *les Fous*, Marguerite dans *les Ganaches*, Amélie dans *le Démon du jeu*; l'artiste était classée. Vapereau lui consacra un article dans son Dictionnaire, et Lafontaine, son camarade au Gymnase, lui demandait sa main et l'obtenait. C'était en 1863.

Le jeune couple, désigné par le succès à Messieurs les Comédiens ordinaires de Sa Majesté, entrèrent ensemble aux Français, et Victoria débuta dans *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset. En juillet 1864, elle aborda le rôle d'Agnès, dans *l'Ecole des femmes*; nous venons de

voir à Lyon comment notre aimable et gracieuse compatriote savait interpréter Molière.

Depuis que Victoria Valous s'était mise sous la sauvegarde d'un mari, sa mère, âgée et aspirant au repos, était venue rejoindre son mari dans la charmante villa aux volets verts que leur fille leur avait offerte à Villeurbanne. Elle n'y demeura pas longtemps. Le père Valous mourut au comble de toutes les félicités. Il était propriétaire, propriétaire d'une maison avec un jardin, et sa fille, aux Français, était devenue célèbre. Madame Lafontaine fit revenir sa mère auprès d'elle, et toujours bonne, pensant avec le cœur, afin d'honorer la mémoire du père qu'elle avait tant aimé, elle fit don à la commune de Villeurbanne de la petite maison aux volets verts, pour en faire une école de petites filles.

Le don a été accepté.

Style à part, il nous semble que notre histoire est plus jolie et plus touchante que celle de M. Angelo de Saur. On y voit la réussite du talent et de la vertu. C'est en pensant aux détails de cette vie si courageuse et si honorable que nous applaudissons un peu bruyamment au Grand-Théâtre. L'autre soir; et en frappant des mains, nous ne savions plus qui nous applaudissions, si c'était la grande artiste ou la vertueuse jeune fille. Un moment, il nous a semblé que c'était notre camarade de patrouille, le bon et brave père Valous.

X.

UNE PAPELARDISE

M. Viennet est mort au Val-Saint-Germain (Seine-et-Oise), il y a peu de jours. Le vieux franc-maçon a demandé M. le curé de sa paroisse, l'abbé Lancier. Il s'est confessé, a fait abjuration de ses erreurs, et a déclaré vouloir mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

(Semaine religieuse, 25 juillet.)

Antidote

Les catholiques exaltés sont en train de s'annexer M. Viennet. Après avoir vécu excommunié comme franc-maçon, il paraît qu'à sa dernière heure il a abjuré la franchise et la maçonnerie pour mourir dans les bras de la religion à laquelle nous devons le cardinal Dubois...

... Je ne vois pas qu'il y ait pour ladite religion un sujet de gloire bien sérieux à obtenir les faveurs d'un vieillard de quatre-vingt-onze ans, dont le cerveau est dans l'état de demi-sommeil qui précède la mort. Si on m'annonçait qu'une douairière de soixante-dix-huit ans est devenue tout à coup folle de moi et qu'elle m'offre sa main avec toutes les rides et toutes les paties d'oie qui en dépendent, je n'irais certes pas m'en vanter dans les journaux.

Mais le clergé a l'habitude de venir se fourrer jusque dans la table de nuit des mourants!

(Lanterne, 25 juillet.)

LES BOULEVARDS

Il est un fait certain, indiscutable, mais étonnant. La république d'Andorre vient de faire une révolution. Les choses se sont passées comme dans tous les Etats possibles: Rassemblements aux coins des rues, discours chez les marchands de vins, bris de carreaux et de réverbères, cris rauques, mais incompréhensibles sur l'air des *lampons*. Puis, somme toute, changement des hommes au pouvoir.

La république d'Andorre est gouvernée par deux syndics, un gros et un petit, pardon, je veux dire un premier et un second. Il paraît que le premier s'entendait avec le second ou le second avec le premier, pour s'approprier les deniers de la république. Les insurgés ont changé les deux syndics et tout est rentré dans l'ordre.

J'ignore si je suis autrement constitué que les autres, mais en lisant les récits panachés de cette émeute en signature, j'ai sauté au plafond.

Ah! ministres, sénateurs, députés, vous prononcez des discours acerbes, vous échangez des paroles souvent désagréables, vous n'avez d'yeux que pour la Prusse, la Russie et l'Autriche; je vous le dis, en vérité: Surveillez le val d'Andorre. Si le repos de l'Europe est menacé, si vous trouvez le moyen d'utiliser vos mobiles et si vos chassepots doivent faire merveille, la cause en viendra des Andorrais.

**

« Ayez confiance dans vos magistrats, dont la sollicitude ne tend qu'à vous adoucir des malheurs qu'elle n'a pu vous épargner; ayez confiance dans les ta-lents, dans le zèle des généraux et dans la confiance et le courage de nos braves soldats, et votre ville sera bientôt délivrée des maux passagers qu'elle éprouve.

« Lyon, 10 avril 1834.

« Le conseiller d'Etat préfet du Rhône.

« GASPARIIN. »

Cette proclamation produisit d'autant moins d'effet qu'elle ne put franchir les lignes des soldats, et qu'en dedans de ces lignes, la prudence, ainsi que nous l'expliquerons tout à l'heure, retenait les habitants au fond de leurs maisons.

Pendant toute cette journée, la lutte fut acharnée et sanglante sur les différents points de la ville. Il serait fastidieux de rapporter les détails de ces mille combats, qui se représentent constamment avec les mêmes circonstances. Mais ce qu'il est important de constater, c'est la regrettable direction imprimée par l'autorité militaire à la répression de l'insurrection. Les faits qu'on va lire mettront à même de s'en faire une juste idée.

Dans la partie de la ville dont la troupe était maîtresse, les habitants ne pouvaient ni sortir de leurs demeures, ni même se montrer derrière les vitres de leurs croisées sans s'exposer à la mort. Il semblait que les soldats eussent la consigne de faire feu sur tout ce qui porterait un habit bourgeois, sans distinction d'âge ou de sexe, d'amis ou d'ennemis.

C'est ainsi, par exemple, qu'un domestique qui ouvrait une fenêtre rue des Deux-Angles, avec l'intention de baisser une jalouse, est ajusté par un soldat et frappé de mort. Une jeune ouvrière est tuée chez elle,

qui stationnait au nord du quai Villeroi. Le feu des insurgés habilement dirigé causait beaucoup de ravages dans les rangs des soldats. Pour le faire cesser, le génie eut recours au procédé expéditif qui lui avait si bien réussi la veille. Un pétard incendiaire fut attaché à la porte de la maison occupée par les hommes du peuple. « En moins de deux minutes, dit l'auteur d'une relation, l'explosion se fit entendre. Les militaires en sont renversés; les habitants des places de l'Herberie et d'Albon, ceux de la rue Saint-Côme et autres circonvoisines en sont jetés par terre; toutes les vitres volent en éclats; les fermetures des magasins de l'Herberie sont enfoncées et mises en pièces; le pavé de la place est couvert d'objets d'orfèvrerie et de quincaillerie. »

C'est à peu près à ce moment que la proclamation suivante était placardée sur les murs de Lyon.

PREMIERE PROCLAMATION DU PREFET DU RHONE.

« Habitants de Lyon! »

« Nos efforts pour éviter une collision ont été vains; le siège de la justice a été attaqué par les factieux, et nous nous sommes vus dans la nécessité de le faire respecter par les armes.

« Partout nos troupes se sont montrées avec une valeur et un dévouement admirables, partout les insurgés ont pris la fuite et n'ont pas su s'opposer à leur élan qu'en se cachant dans les maisons d'où ils ont été débusqués toutes les fois qu'on a jugé convenable de l'entreprendre.

« Resserrée dans un étroit espace, la révolte espère en vain se maintenir; coupée sur tous les points de ses communications, espérant en vain des renforts de ses villes voisines dont la tranquillité n'a pu être altérée, elle sera bientôt réduite à céder.

Feuilleton du Refusé

N° 36.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIERE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Les troupes occupaient alors sans trouble une grande partie de la ville: la place de la Préfecture et les rues adjacentes, le port du Temple, le quai des Célestins, les ponts Séguin et de l'Archevêché, la place Saint-Jean, le quartier où est située cette place jusqu'à la partie inférieure du Chemin-Neuf; les quartiers resserrés entre le Rhône et la Saône, de la préfecture à la limite extrême de Perrache; les ponts de la Guilloitière, Morand; la place des Terreaux et les rues aboutissantes; les forts situés sur la rive gauche du Rhône, la caserne des Bernardines, le fort Montessuy.

Elles se composaient de trois régiments de ligne, les 6^{me}, 27^{me} et 28^{me}, de deux régiments d'infanterie légère, le 7^{me} et le 13^{me}; du 7^{me} de dragons et du 13^{me} d'artillerie. Elles formaient un total de 7,000 hommes, que des renforts venus depuis élevèrent successivement à 12,000. Il faut ajouter à ces forces un matériel considérable de bouches à feu et de munitions.

La direction supérieure des opérations militaires avait été confiée par le pouvoir, avec un discernement qu'on ne saurait trop admirer, à l'intelligent dévouement du général Aymar. On a vu et l'on verra encore comme il sut comprendre la pensée de ses maîtres. Son nom est désormais inscrit en caractères ineffaçables sur les ruines fumantes de Lyon.

Il avait sous ses ordres les généraux Buché, Dejean et Fleury, qui commandaient, le premier, l'infanterie, le second, la cavalerie, le dernier, le génie et les forts, et qui, tous les trois, étaient dignes de le seconder dans son impitoyable mission.

Le reste de la ville était occupé par les insurgés, qui s'y étaient fortifiés aussi bien que le leur avait permis l'insuffisance de leurs ressources et leur inexpérience de la guerre. L'église Saint-Bonaventure, place des Cordeliers, était leur centre d'opérations, leur place d'armes. Ils s'étaient emparés des hauteurs et du fort Saint-Irénée, qui avait été abandonné, on ne sait pourquoi, par les troupes.

Dès le commencement des hostilités, les autorités municipale et administrative s'étaient effacées devant le pouvoir militaire; et, bien que l'état de siège n'eût pas été formellement proclamé, il n'en existait pas moins par le fait. Il est vrai qu'à plusieurs reprises le préfet, M. Gasparin, fit entendre sa voix; mais ce ne fut pas pour faire office de médiateur entre les combattants, ce fut au contraire pour solliciter les habitants restés jusque-là étrangers à la lutte de s'y mêler en devenant les auxiliaires des soldats.

JOURNÉE DU 10 AVRIL.

C'est seulement à neuf heures du matin que le combat recommença le 10. Alors trois ouvriers, qui s'étaient postés sur le toit d'une maison de la place de l'Herberie, engagèrent une vive fusillade avec la troupe

M. Lamy, ami de M. Emile Ollivier, vient d'être en proie à une maladie cruelle. Il s'est assis devant son bureau et a barbouillé plusieurs feuilles de papier, puis le délire le prenant, il a envoyé lesdites feuilles à la *Revue moderne*. Après quoi, M. Lamy, ami de M. Emile Ollivier, s'est senti soulagé.

La *Revue moderne* a inséré l'envoi, et les populations ont appris que M. Emile Ollivier a été ministre l'espace de onze minutes vingt et une secondes. Aussitôt, chaque journal parisien a prié l'un de ses rédacteurs de prouver aux populations que la chose n'est pas arrivée. Les rédacteurs ont prouvé — ce qui n'était pas difficile — les uns l'ont fait avec colère, d'autres avec ironie, les derniers avec dédain. De sorte que, du député-ministre, dont il ne restait pas grand'chose, il ne reste plus rien du tout aujourd'hui.

Je me permettrai de donner un conseil à M. Lamy, ami de M. Emile Ollivier. Quand la maladie à laquelle il est en proie le menacera de nouveau, qu'il lise la fable : *Le Pavé et l'Ours* de ce bon La Fontaine, qu'il prenne un thé abondant, se couche et transpire!

Cette fois du moins la chose paraît certaine, Mlle Adeline Patti se marie définitivement au marquis de Caux. Allons, tant mieux, mais pour Dieu qu'on n'en parle plus.

L'engouement pour les statues semble s'apaiser, je crois même que la réaction commence. Je ne sais plus au juste où j'ai lu le récit d'un bronze décapité sur n'importe quelle place. Voici que le conseil municipal d'Anvers refuse une place gratuite pour le monument élevé dans cette ville à la mémoire de Léopold 1^{er}.

Le fils de Léopold 1^{er}, le roi actuel de Belgique, Léopold II, en un mot, froissé du procédé, n'ira pas assister à l'inauguration de la statue de son père. Voilà les Anversais, les Anversoises ou les Anvers et contre tous bien attrapés.

Le rédacteur en chef d'une feuille de chou est tombé malade l'autre jour en s'apercevant que ses quelques abonnés ne renouvelaient pas. Il avait pourtant inséré en tête de son dernier numéro, ces mots solennels : *Renouvelons, Messieurs, renouvelons!*

Hier, ne pouvant se lever, il sonne sa bonne et la prie de passer au bureau du journal pour s'assurer combien avait produit la vente au numéro — la journée précédente.

La bonne descend, court et revient : Monsieur, la vente a produit six sous.

Notre pauvre rédacteur en chef se souleva péniblement et ne put retenir ce cri du cœur : *La bonne ment!*

Mon ami Georges entre chez moi : Ah! mon cher, s'écrie-t-il, laisse-moi te raconter la plaisante aventure qui m'est arrivée hier.

— Je vais à Montmorency avec ma femme, là, nous grimpons chacun sur un âne et nous filons au rendez-vous royal dans l'espoir d'y dîner. Aussitôt arrivés, je descends, j'attache les deux ânes à un poteau et je vais commander le dîner quand tout à coup l'un des ânes casse sa corde et file. Je cours après, je le perds de vue, je reviens à Montmorency où l'on me demande quarante francs pour l'âne perdu... jamais je n'ai tant ri.

— Comment, tu perds un âne, cela te coûte deux louis et tu parais enchanté?

Laisse-moi achever, mon cher, à coup sûr je regrette les deux louis, mais le plaisir de l'affaire c'est que l'âne est perdu et que... *ma femme est dessus!*

Emile LAMBRY.

EN L'AIR

INEPTIES

Le dernier de Luigni.

Notre excellent chef d'orchestre rencontre dernièrement un de ses amis sur l'impériale d'un omnibus. Aussitôt il crie au cocher d'arrêter.

quartier Saint-Nizier, d'un coup de fusil tiré du poste de la place d'Albon. Rue des Deux-Cousins, une balle vient fracasser le bras d'un employé de la préfecture assis au fond de son appartement. Un autre employé de la poste aux lettres, rencontré inoffensif par des militaires, rue du Péral, est arrêté et fusillé sur la place. Un portier de la rue Saint-Dominique est tué sur le devant de sa porte. En sortant d'une maison de la rue Vaubecour, un jeune homme est tué d'un coup de carabine par un artiller, parce que celui-ci suppose, sans autre renseignement, qu'un coup de feu, parti d'une fenêtre du voisinage, n'avait pu être tiré que par lui. Il serait facile de grossir cette énumération de mille autres faits semblables. On verrait même le canon envoyant des boulets à de timides curieux, enveloppés dans les rideaux de leurs croisées pour ne pas être aperçus, et se trouvant d'ailleurs trop éloignés pour qu'on eût rien à craindre de leur part.

Vers midi, des barricades élevées aux issues de la place Sathonay sont attaquées par le 28^e. Comme il se manifestait quelque hésitation parmi les soldats, le colonel se jette en avant. Entraînés par son exemple, les grenadiers se précipitent sur l'une des barricades; le colonel, atteint d'une balle, tombe mort à leurs pieds. Cette vue excite leur fureur; la barricade est emportée; les soldats, brisant les portes des maisons, se répandent à tous les étages; cinq personnes innocentes sont massacrées. Le neveu de l'adjoint au maire, Vachon-Imbert, n'échappa que par une sorte de miracle à la rage homicide du soldat.

Lorsqu'après la retraite de la troupe de ligne, les insurgés s'emparèrent du fort Saint-Irénée, ils y trouvèrent deux pièces de canon, qu'ils traînèrent sur la terrasse de Fourvières, pour incommoder, par leur feu, les troupes qui occupaient les bords de la Saône et la place Bellecour. L'artillerie royale pointa contre cette faible batterie une pièce et un obusier de vingt-

Puis à son ami :
— Dis-moi, quel est le fonctionnaire le plus occupé?
— Fais vite, je suis pressé.
— Le Garde des sceaux.
— Cocher! en route.

En face de la statue de Napoléon 1^{er}, au bas de laquelle se trouve cette plaisanterie : « Lyonnais, je vous aime ! » nous proposons d'élever celle de l'empereur Claude, avec l'éloge des Lyonnais.

Réflexions philosophiques à propos de la statue Vaise.
Quand on n'est plus en place, on vous déplace.
Est-ce assez vrai, hein?

Il paraît que pour être bon comédien, il faut avoir appris la langue verte.
Voyez dans Forestier comme il connaît son art, Got!

Les appointements des ministres sont de bons traitements.
Les souffrances endurées par l'avocat Sandon, enfermé comme fou, sont de mauvais traitements.

Un bon sujet est celui d'une chronique bien traitée de D. Brack sur l'envahissement clérical.
Marchal dit de Bussy est un mauvais sujet mal traité par Henri Rochefort.

Secourir le pauvre, c'est une bonne action.
Acheter du Mexicain, en constitue une fort mauvaise.

Pourquoi s'étonner de la prodigieuse multiplication des gens d'église? Dieu n'a-t-il pas dit aux corbeaux: *Croissez et multipliez!*...

Un garçon boulanger, chargé de sa marchandise, contemple le portrait de quelque futur maréchal de France à l'étalage d'un photographe du quai de Retz.

— Entrez, jeune homme, entrez! lui dit l'artiste, il y a déjà longtemps que nous n'avons eu l'honneur de faire des têtes couronnées! (historique).

J. GOLLIN.

NOTES DU REFUSÉ

S. G. D. G.

Demain doit paraître le *Caméléon*, journal des gens sérieux. On dit que le rédacteur en chef est M. Emile Ollivier, et le directeur, M. Darimon.

Défunt le *Hanneton* se permet encore d'avoir de l'esprit. Il vient d'envoyer à ses lecteurs une lettre de faire part encadrée de noir et en tête de laquelle sont dessinés deux hannetons qui pleurent en emportant le cadavre de leur confrère ; ;

Si nous sommes les derniers à serrer la patte déjà froide du défunt, nous espérons être les premiers à crier :
Le HANNETON est mort, vive le CANNETON!

quatre, qui firent un énorme dégât à l'Observatoire, à l'église de Fourvières et dans la plupart des maisons environnantes. Douze insurgés seulement servaient les deux pièces, que le plus faible détachement leur eût facilement enlevées, sans dévaster, comme on le fit, des monuments publics et des propriétés particulières.

Les insurgés répandus le long du quai des Cordeliers inquiétaient, par leur fusillade, les troupes placées de l'autre côté du Rhône, dans l'espace compris entre les ponts Morand et de la Guillotière. L'artillerie dirigée contre eux incendia le collège et d'autres édifices du quai des Cordeliers. Les propriétaires désolés courent aussitôt à la mairie et réclament l'envoi immédiat des pompes pour arrêter le progrès des flammes qui devaient ou menaçaient de dévorer leurs maisons; ils reçurent cette réponse atrocement cynique : *On n'a pas mis le feu pour l'éteindre!*

Un faible détachement de ligne gardait le pont de bois de Chazourmes, qui était une propriété particulière; l'ordre fut donné au détachement de quitter ce poste et de faire sauter le pont. Un bateau de foin se trouvait près de là; on y mit le feu et on le poussa vers les arches du pont, qui, en un instant, devint la proie des flammes.

Dès sept heures du matin, l'insurrection s'était manifestée à la Guillotière par la construction d'une barricade. Le combat s'engagea bientôt sur ce point et dans la Grande-Rue. Des obus, lancés d'une distance de vingt pas, incendièrent une maison. Les flammes poussées par un vent du nord très-violent menaçaient une grande partie du quartier; et les soldats, tirant sur toutes les personnes qui paraissaient pour s'opposer à la propagation du feu, aidaient encore à ses ravages. Si la direction du vent eût changé, c'en était fait de toute la Guillotière. Par bonheur, les éléments se montrèrent plus cléments que les hommes, et le vent s'étant calmé vers le soir, l'incendie put s'éteindre enfin faute d'ali-

Dans un des derniers conseils de ministres tenus à Fontainebleau, il fut un moment question de faire tancer vertement un monarque voisin.

L'Empereur hésitait.
— Je préférerais lui écrire moi-même, dit-il.
— Gardez-vous-en bien, s'écria vivement M. Rouher, ce n'est pas entre sires qu'on se tance.

M. Pinard faillit s'évanouir, mais l'Empereur, sans perdre son sang-froid, répliqua :
— Messieurs! je vois que vous me prenez pour un juif.

— Comment cela, s'écrièrent en chœur les ministres?
— Parbleu, en ce moment, je suis un sire qu'on scie!...

Heureusement que le Corps législatif est dissous?... sans cela...

G. R.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Il pleut, il pleut enfin!
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin!...

Tel est le résumé succinct, mais fidèle, des articles de fond de nos *grands politiques*, durant la semaine qui vient de... s'écouler.

A l'heure où j'écris, la parole est au tonnerre : — ce grand mécontent fait merveille. — En vérité, je ne m'entends pas écrire!

Décidément, il y aura encore de beaux jours pour les *singuliers effets de la foudre*.

Que dites-vous de celui-ci, que j'extrait du *Petit Marseillais*...

La scène se passe sur le paquebot *l'Alsace*, au mouillage à Bône, et de nuit (il est de moi celui-là!)...

A deux heures, le factionnaire du faux pont vint prévenir qu'il y avait des moutons qui paraissaient étendus sans vie; on y courut, et l'on trouva cent trente-cinq moutons tués, complètement pelés, la peau rissolée comme à la broche, et tous avaient à l'aîne gauche un trou de la même grandeur. Une heure après, ils étaient en putréfaction : il fallut les jeter par-dessus le bord.

Cent trente-cinq aines gauches percées... c'est joli pour une étincelle seule! Ah! si ce n'était pas le *Petit Marseillais* qui le dit!...

Je trouve dans le même journal un petit entrefilet, qui n'a l'air de rien...

On affirme qu'un curé des environs de Castres a trouvé le *mouvement perpétuel*. Plusieurs personnes ont assisté à l'essai de cette invention, dont le mécanisme est d'une grande simplicité.

Comprenez-vous?... le *mouvement perpétuel*!... trouvé par un prêtre! — Et l'on viendra nous dire que ces messieurs s'opposent à la marche du progrès! quelle erreur!

A quand la *Pierre philosophale*, Monsieur le curé? — Entre nous, je crois que cela ferait encore mieux l'affaire de l'Eglise, votre *chère* souveraine. Songez au denier de Saint-Pierre, ce denier si dénié, et qui est aujourd'hui dans une position bien précaire... hélas! (je ne cache pas que ce dernier mot est un soupir de crocodile.)

Voici qui vient à propos corroborer mon dire;

ment, au bout de trois jours. Cinq maisons furent réduites en cendres. Beaucoup d'autres ont conservé des traces profondes de ce déplorable événement. Quelques personnes furent englouties sous les décombres de leurs propres habitations.

Voilà les actes principaux de l'autorité militaire pendant cette journée; voici maintenant quelques traits de la conduite des insurgés.

Sur aucun des points qu'ils occupaient, la circulation des rues n'était interdite. Ils respectaient avec un soin religieux les propriétés et les personnes, même de ceux qui se montraient hostiles à leur cause.

Deux soldats de garde à la barrière Saint-Just sont désarmés par eux. L'un de ces soldats avait reçu une blessure à la tête; ils le font panser et ils laissent en liberté ses camarades.

Les insurgés s'emparent de la caserne des Minimes; ils se bornent à désarmer les soldats. Un sous-officier absent avait une somme d'argent dans sa malle; ils portent cette somme chez le commissaire de police du quartier et la lui laissent en dépôt, sans en détourner la plus faible partie. Ils respectent avec la même probité la caisse des percepteurs du pont Séguin, que des soldats pillèrent plus tard.

Un agent de police, appelé Curty, est arrêté par les insurgés, qui, sous les ordres de Lagrange, employé du génie, avaient établi leur centre d'opérations dans l'église de Saint-Bonaventure, place des Cordeliers. Cortey est trouvé porteur de la liste des chefs de l'insurrection. La découverte de cette pièce souleva au plus haut degré l'irritation des insurgés, qui déjà l'avaient attaché à la fontaine construite au milieu de la place et se disposaient à le fusiller, lorsque Lagrange se jette au-devant des armes et s'écrie : « Mes amis! qu'allez-vous faire? c'est au souverain seul qu'appartient le droit de vie et de mort : le peuple est souverain; lui seul donc doit prononcer. Qu'il s'assemble en

c'est une note que je saisis au passage dans le *Démocrate de Vaucluse* :

Il est question d'organiser, en France et dans les autres Etats catholiques, une souscription à un sou par semaine, dite du *Denier de Saint-Pierre*, sur le modèle de celle de la *Propagation de la Foi*. C'est à Lyon que les collectes seraient centralisées.

Notre ville est décidément celle des souscriptions :

On a ouvert une souscription, à Lyon, pour une nièce de Parmentier. — Cette parente de l'inventeur de la pomme de terre n'a pas un radis à se mettre sous la dent. (Le Falot.)

La prison d'Orange (Vaucluse), ne contient en ce moment aucun détenu.

Il n'y a donc pas de journalistes dans ce pays? (Ibid.)

Nous annonçons avec empressement la transformation du vigoureux *Peuple*, de Marseille, qui devient politique à partir du 8 août prochain.

Il y a à Paris 106,310 ouvrières qui gagnent un franc dix centimes par jour.

Nos sénateurs sont payés 30,000 francs. (L'Echo de Marseille.)

Trois *cancans politiques*, extraits du *Méphis-tophélès*, journal satirique de Toulouse.

L'agence *Avale-Bull-Lié* nous transmet les dépêches suivantes :

— Le prince Milano vient d'être sacré. La Skupschina de Belgrade vient de prendre des résolutions portant que ce jeune prince ne doit être chaussé que de bottes dont les talons auront cinquante centimètres de haut, pour le grand... dans l'amour de ses sujets.

— Le gouvernement russe, par esprit d'économie, vient de congédier un homme par cent mille.

— M. de Bismark est dans une préoccupation!... dans une préoccupation!... dans une préoccupation!...

Hier, il a cherché pendant trente-cinq minutes son portefeuille, qu'il avait sous le bras. La veille même, il s'était fait peser, et l'on a pu se convaincre qu'il avait diminué de trois kilos.

En terminant, permettez-moi de vous recommander une certaine variété d'images, dont la destination est réellement intéressante. Je veux parler de celles destinées au soutien de l'armée pontificale... Quel plus noble but!... Prix : 75 centimes.

C'est un peu cher; mais vous avez le pape, — un tout petit pape fort bien colorié.

J'y songe : on donnait dernièrement à un auguste personnage le nom de *père de tous les pompiers*... pourquoi n'appellerait-on pas le pape : *le père de tous les zouaves*?...

Dédié à Cham...

Un gros bonhomme, ruisselant de sueur, s'éponge la face, en murmurant :

— Et dire qu'on se plaint de la sécheresse! PENEY.

Correspondance.

M. DE G. — La caque sent toujours le hareng.

A TOUS NOS COLLABORATEURS INCONNUS. — Ne nous envoyez jamais de vers, quelque bons qu'ils soient.

O. B. I. — Occupez-vous de la quatrième page du *Gaulois*.

A UN OFFICIER D'ARTILLERIE. — Calme, loyauté, délicatesse : un véritable gentleman?

GERON. — Pour que des épigrammes portent, il faut viser des têtes.

ASRI KYON. — Malgré notre indifférence pour les vers, votre sujet nous est sympathique et nous verrons à l'utiliser.

GR. NÉROT. — Titre excellent. Voyez à en tirer profit.

J. QUART. — Un régiment d'idées assez original, mais il s'en va à la débandade... courage!

jury et qu'il rende un verdict; son jugement est sans appel et vous l'exécutez. Mais, croyez-moi, ne souillez pas l'aurore de notre république en répandant le sang d'un homme désarmé. N'est-ce pas assez de celui qui coulera dans le combat! Ces généreuses paroles furent comprises; et Curty fut seulement gardé à vue dans une maison du voisinage.

On raconte que peu après un insurgé pris les armes à la main fut conduit devant le général Aymar. « Que faut-il faire de cet homme, demanda l'un de ceux qui l'avaient amené? » — Il fallait, répondit le général, le fusiller au moment où vous vous êtes emparé de lui. Maintenant il est trop tard. » A peine le général s'était-il éloigné que le prisonnier, saisi par quatre bourreaux décorés du nom de soldat, est passé par les armes sur le quai de l'Archevêché. Il respirait encore; rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il s'écria : *Vive la liberté!* Alors les soldats soulevèrent avec fureur son cadavre défiguré et le jetèrent sur la rive de la Saône, au bas du parapet. Pendant quelques moments on les vit, chose affreuse à retracer, repaire leurs yeux du hideux spectacle de leur victime! et insulter par leurs rires moqueurs à sa douloureuse agonie!...

C'est dans cette journée du 10 que l'insurrection éclata au faubourg de Vaise, lieu qui bientôt devait être témoin de si déplorables horreurs.

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.